

# LE MONDE ILLUSTRE.

Montréal, 24 janvier 1885

## SOMMAIRE

**TEXTE :** Notre nouveau feuilleton.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—Monsieur On, par Carlos.—Léon XIII.—Poésie : Les neiges, par Armand Sylvestre.—Aux maris.—Primes du mois de décembre : Liste des gagnants.—La Chambre No. 7 (suite), par Raoul de Navery.—Les Juifs en Palestine.—L'alphabet français.—Un conseil par semaine.—Récitations en famille : Enigme, charade et rébus.—Variétés.—Primes du *Monde Illustré*.

**GRAVURES :** Première leçon.—Jeanne d'Arc : Les deux saintes ; Jeanne suspend son armure en ex-voto aux murs de l'abbaye.—Gravure du feuilleton.—Rébus.

## NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

LE MONDE ILLUSTRE commencera, le 31 courant, un nouveau feuilleton de Xavier de Montépin, **LA PORTEUSE DE PAIN**, magnifiquement illustré par les premiers dessinateurs de Paris.

Ce feuilleton est le plus émouvant qui ait été publié depuis nombre d'années, et nous garantissons à nos lecteurs que tout ce que nous publierons sera strictement moral.

LE MONDE ILLUSTRE tient à conserver sa bonne réputation.

## ENTRE-NOUS

Le dernier écho des hurrahs enthousiastes du banquet du Windsor a rebondi sur le dernier rocher voisin de la première vague de l'Atlantique et du Pacifique, et le reflux, l'emportant de mer en mer, en a transmis le dernier soupir aux bords aimés de la vieille Europe et sur les rives endormies de l'antique Asie, berceau du monde.

La fête était donnée en l'honneur d'un vieux chef politique, blanchi sous le harnais, qui avait fait ses preuves et exposé pendant quarante ans sa poitrine au feu des batailles parlementaires.

Jeunes et vieux lui ont fait une réception splendide, admirable, digne des victoires qu'il a remportées.

La poudre et l'esprit lançaient leurs plus riches feux d'artifice ; c'était une illumination, un éblouissement ; tout le ciel politique était en feu.

On célébrait le quarantième anniversaire de l'entrée dans la vie publique de sir John-A. Macdonald, premier ministre du gouvernement fédéral.

Le nom de sir John était partout, sur les insignes, sur les murs, sur les banderoles, sur les drapeaux, sur les lèvres et sur les poitrines...

Et le dernier flot mourant sur les rivages de l'Atlantique et du Pacifique, est allé rebondir sur les bords aimés de la vieille Europe et sur les rives endormies de l'antique Asie, en murmurant le nom de... Champleau !

\* \* \*

Un nom canadien, un nom de patriote, un nom français !  
Bravo !...

Ah ! qu'il s'agisse de politique ou non, qu'on agite la question de parti bleu ou rouge, que l'on combatte pour le drapeau du libre échange ou pour celui de la protection, qu'importe ! Ce qui doit nous occuper et nous intéresser avant tout, c'est le rayon qui jaillit de la race française et c'est la lumière qu'elle projette sur les nationalités qui la combattent et veulent l'absorber dans une lutte sans espoir.

Sans espoir, je le répète, sans espoir pour ses adversaires, car nous grandissons et gagnons du terrain tous les jours.

Dans cette magnifique joute de l'éloquence, qui a eu lieu au banquet de sir John, c'est un Canadien qui a emporté la palme, et c'est au milieu des bravos qu'Anglais, Ecossais et Irlandais l'ont proclamé le premier orateur du pays.

L'hon. M. Champleau a bien mérité de la patrie française du nouveau-monde !

\* \* \*

Voici donc un Canadien qui fait honneur à notre

race, un Canadien dont amis et ennemis politiques sont fiers avec raison, et qui a été acclamé par nos compatriotes d'origine étrangère.

Voilà où en est arrivé le chef ; voyons maintenant ce que font les soldats.

Il y a quelques jours l'hon. M. Champleau disait au premier ministre :

"Sir John, votre vieille garde vous est fidèle ; vos bataillons vous sont dévoués, les conscrits sont serrés dans les rangs. Pas de reproches, pas de murmures, pas de préférences ; tout pour le drapeau, tout pour la cause, tout pour la victoire.

"Pas de félons, pas de traîtres parmi nous ; pas de voix dissidentes dans ce grand concert d'estime et de fidélité.

"Que dirait un général à des soldats qui voudraient s'enrôler sous sa bannière à condition de pouvoir tirer sur ses lieutenants ?"

Ces paroles admirables et vigoureuses s'adressaient à un chef politique et n'ont qu'une signification politique, mais je vous prie, effacez le nom de sir John, remplacez-le par le mot PATRIE, et voyez quelle grandeur et quel sentiment sublime en rayonnent aussitôt.

Prononcer de tels mots au milieu d'une assemblée de Canadiens réunis pour faire de l'Association St-Jean-Baptiste une œuvre forte et durable, faire ainsi appel à tout ce que le cœur renferme de noble et de bon, cela ne doit-il pas suffire pour faire taire les haines, apaiser les discordes, oublier les querelles personnelles pour ne se souvenir que du drapeau et du pays.

Cet appel a été fait en d'autres termes aux membres de l'Association et—la chose est incroyable—les soldats ont tiré sur leurs lieutenants.

\* \* \*

A la dernière réunion qui a eu lieu à Montréal, les propositions très sages proposées par des membres sérieux de l'Association, ont été repoussées, et le résultat a été la démission de MM. Grenier, Allard, Perreault, Boivin et M. l'abbé Deschamps, membres du comité du monument national.

Il est même probable que ces démissions ne seront pas les seules, et ceci est déplorable, car c'est la désunion, c'est le schisme.

Dans les batailles militaires, quand la patrie est en danger, ce que l'on exige des soldats, c'est le sacrifice de leur vie.

Dans les combats pacifiques, quand il s'agit de nationalité, ce que l'on demande aux membres d'un groupe qui veut s'affirmer et devenir une puissance, c'est un sacrifice d'argent.

Ceci est une vérité évidente par elle-même, c'est l'axiome de toutes les sociétés nationales qui existent dans notre pays.

Une société n'est viable qu'autant qu'elle a des ressources, et ne compter que sur des souscriptions volontaires, c'est la condamner à mort.

\* \* \*

Les adversaires de la contribution annuelle ont été jusqu'à dire "que les processions devaient passer avant le monument national, et que le paiement d'une contribution serait la ruine de la Société St-Jean-Baptiste."

Conçoit-on un raisonnement semblable, et par quel sophisme a-t-on pu en arriver là ?

C'est cela, rien que des processions. Se réunir une fois par an, ici où ailleurs, parader dans les rues et faire de s discours : "Nos pères étaient de braves gens et nous valons mieux qu'eux. Nous étions soixante mille en 1763, et c'est par millions que nous nous comptons aujourd'hui." Et puis, c'est tout, on remisera les chars allégoriques, on mettra de côté les costumes très fier de sa journée en murmurant : "Le peuple canadien est le premier peuple du monde."

Avec un tel système on ira loin.

On a proposé d'abord une souscription annuelle de une piastre, ce taux me paraît un peu élevé, et M. Noël a demandé qu'on limitât la contribution à vingt-cinq cents, et si vous avez bonne mémoire, c'est exactement ce que j'avais proposé dans une de mes causeries.

Je le répète, on ne peut admettre qu'un bon Canadien ne puisse économiser les sept centièmes de un cent par jour, ou deux cents par mois, pour avoir le droit de dire qu'il appartient à la société nationale de son pays.

Espérons cependant que tout n'est pas perdu, et que la vieille armée demeurera maîtresse du terrain. Une procession passe et disparaît, une société reste et produit.

\* \* \*

Depuis huit à quinze jours, je ne puis ouvrir un journal sans y trouver d'immenses colonnes pleines de discours prononcés à la soirée dont je viens de vous parler, ou voir de longs articles sur de Vere ou Savary.

A la fin, cela devient agaçant. De guerre lasse, je me suis décidé l'autre matin à prendre un journal américain, et le hasard m'a donné le *World*, de New-York.

Le hasard, qui est parfois intelligent, était bien disposé le jour en question.

En ouvrant la seconde des quinze ou vingt pages de ce journal, dont on pourrait faire au besoin des draps de lit, je suis tombé sur un article intitulé : "Le paradis des fils."

Le titre était assez alléchant pour mériter un moment d'attention, et, jugez de ma surprise quand j'ai constaté que ce lieu de délices des fripons était le beau Canada, mon pays, mes amours !

Somme toute, le journal yankee a raison, au point de vue auquel il se place, il est dans le vrai. Les fripons américains sont on ne peut mieux chez nous.

Cet article est des plus intéressants ; l'auteur vient de parcourir le Canada, et ayant eu le bonheur (!) de rencontrer la plupart des caissiers, banquiers, trésoriers, secrétaires, etc., qui ont fait des mauvais coups aux Etats-Unis et se sont réfugiés ici, il donne sur cette colonie des renseignements très curieux et très complets.

\* \* \*

Eno est à Québec, il habite une des plus jolies maisons de la ville et paie \$2,000 de loyer. Il n'est reçu dans aucune bonne famille et s'occupe de combats de coqs et de parties de billard.

Tom Fields, ex-avocat du conseil de la cité de New-York, demeure près de Lachute, où il s'occupe de culture. Il vit très retiré et plante ses choux tout comme le fait un honnête homme.

Hinckly, un confrère d'Eno, est, dit-on, au Manitoba, d'autres disent dans la Nouvelle-Ecosse, et les détectives de New-York qui le cherchent depuis longtemps désespèrent de le trouver.

Scoville (ne pas confondre avec le beau frère de l'assassin Guiteau), doit être encore à Montréal, où il s'occupe de spéculations diverses.

Legget, autre New-Yorkais, après avoir fait différentes victimes à Montréal, est parti pour une destination inconnue.

Edward DuMoulin, le voleur de diamants, a choisi pour résidence un village voisin de notre ville, où il mène joyeuse vie.

De Wolf, le bigame, est toujours dans la prison de Montréal. On veut le faire passer pour fou, et il aura assez de raison pour faire traîner l'enquête ordonnée à son sujet, jusqu'à ce que son père se soit décidé à payer les victimes qu'il a faites aux Etats-Unis.

Boxter, Stroude, Morris, Miller, Williams, Stevens, Gorwly, Mahon, Buchanam, Scrugham, Boyle, etc., sont échelonnés dans la province d'Ontario.

La mère Baum, la fameuse recéteuse, est à Hamilton, elle doit venir passer la semaine du carnaval à Montréal.

J'en oublie des meilleurs, mais comme vous le voyez, la liste des voleurs célèbres qui nous sont venus de l'autre côté du quarante-cinquième degré, est déjà assez nombreuse.

Et tout ce monde-là mène grand train, et les voitures du vice éclaboussent l'honnêteté qui va à pied !

\* \* \*

Les dépêches d'Egypte nous annoncent que l'armée de Woseley est en plein désert et qu'elle est en marche sur Khartoum. Le dénouement approche.

Tout n'est pas rose au milieu des sables, le soleil est de plomb, jamais d'ombre et pas d'eau.

Le télégraphe, qui n'est pas toujours d'une logique rigoureuse, disait dernièrement : "L'armée souffre, on offre en vain une piastre pour un verre d'eau."—(La piastre égyptienne ne vaut guère plus de cinq cents)—et plus loin : "Un voyageur canadien vient de se noyer."

Ce rapprochement de deux nouvelles, qui semblent se contredire, amène volontairement un sourire, et on se demande combien cette noyade a du coûter à